

Maddy Buysse:

de la musique avant toute chose

(Hommage à une traductrice)

Parmi les traducteurs et traductrices qui ont contribué à la diffusion de la littérature de langue néerlandaise dans le monde francophone, Maddy Buysse (°1908) occupe une place de première importance. Moins d'une dizaine d'années après la fin de la seconde guerre mondiale, à une époque où la littérature de Flandre et des Pays-Bas n'intéressait guère les éditeurs parisiens, elle parvint à convaincre certains d'entre eux de publier ses premières traductions d'auteurs flamands, jeunes pour la plupart. Elle opérait ainsi une percée qu'elle allait consolider pendant près d'une quarantaine d'années, ouvrant la voie aux traducteurs qui suivraient son exemple.

Née à Louvain, Maddy Buysse grandit dans une famille de juristes où la pratique du beau langage, l'emploi du terme exact étaient de rigueur. Le père, Alfred Neirinx, professeur à l'Université de Louvain, était un spécialiste renommé du droit international. Un oncle, Henri Rolin, fut juge au Tribunal international de La Haye. On notera que Maeterlinck (1862-1949) et Suzanne Lilar (1901-1991), par exemple, appartenaient à un milieu semblable.

Après une enfance vécue - sous la férule d'une gouvernante anglaise - à Gand, Scheveningen et Louvain, Maddy Buysse entama à Bruxelles des humanités qu'elle acheva à Florence et à Rome. C'est dire qu'elle se frotta très tôt à plusieurs langues, ce qui ne pouvait que contribuer au développement d'une sensibilité linguistique extrêmement fine. Très tôt aussi, elle commença à lire dans les quatre langues qu'elle avait apprises, et elle est restée jusqu'à ce jour une lectrice insatiable, attirée sans doute par certains sujets plutôt que par d'autres, mais surtout séduite par la saveur des mots, le bonheur des styles et, plus que tout, par la musique des phrases.

La musique a joué un grand rôle dans sa vie. La famille de son père comptait plusieurs excellents musiciens et elle pratiqua le piano. L'audition de la grande musique lui apporta souvent bonheur et consolation, et colora sa démarche de traductrice: elle a toujours travaillé, dit-elle, «à l'oreille».

Cette polyglotte, amoureuse de musique et des possibilités d'expression musicale de la langue française, était donc faite pour devenir traductrice, et particulièrement traductrice de poésie, mais encore fallait-il attendre le coup de pouce de circonstances favorables. Deux faits furent importants à cet égard, et tout d'abord son mariage avec René, le fils du grand écrivain flamand Cyriel Buysse (1859-1932). Celui-ci travaillait dans une cabane sur pilotis,



Maddy Buysse (°1908) (Photo Roselyne Chenu).

située derrière l'église de Deurle, d'où il avait une vue exceptionnelle sur les méandres de la Lys. Maddy se passionna pour l'œuvre et pour la personnalité très complexe de son beau-père. Sans doute ressentit-elle un jour l'envie de traduire l'un ou l'autre de ses romans - premier germe d'une carrière qui ne comporterait d'ailleurs aucune traduction de Cyriel Buysse, car le jour où elle voulut traduire *Zomerleven* (Vie d'été), elle se rendit compte que ce qui faisait tout le charme de ce texte dans la langue originale, à savoir la profusion des adjectifs, ne pouvait pas être restitué en français contemporain.

Elle trouva une autre façon de rendre hommage à son beau-père : en 1982, elle créa une Fondation Cyriel Buysse chargée de perpétuer le souvenir de l'écrivain. Après la mort de celui-ci, elle avait d'ailleurs emménagé avec son mari dans le fameux refuge sur pilotis, qui fit place plus tard à une véritable demeure, et c'est ainsi que Maddy Buysse écrivait toutes ses traductions en ayant sous les yeux l'extraordinaire panorama de la Lys que contemplait son beau-père en écrivant ses romans. A Deurle, elle allait rencontrer bien entendu les peintres qui s'étaient installés dans le village ou à Latem, Léon de Smet (1881-1966) entre autres qui fit d'elle un portrait somptueux, ainsi que Saverys (1886-1964), des personnalités comme Gustave van Hecke (1887-1967), etc.

Un autre fait - relevant plus directement du hasard, encore qu'il ne se serait pas produit sans les possibilités qu'offrait à la jeune femme son appartenance sociale - allait contribuer de façon décisive à son entrée dans le métier de traductrice. Peu après la guerre, comme elle était invitée dans une famille d'officiers à Londres, un ami - sachant qu'elle rêvait de traduction littéraire et que l'éducation de ses enfants déjà adolescents lui laissait désormais du temps libre - lui fit rencontrer un éditeur anglais, Hamish Hamilton. Celui-ci lui proposa de traduire tout Balzac en anglais, ce qu'elle refusa avec effroi car il

lui semblait inconcevable de traduire vers une autre langue que la sienne. Hamilton l'aiguilla alors vers une de ses amies, une Française d'origine belge qui vivait à Paris, Jenny Bradley. Celle-ci, personnalité étonnante à bien des égards, connaissait le Tout-Paris, mais aussi ceux qui avaient été les amis de Cyriel Buysse, écrivains et artistes, parmi lesquels Émile Claus (1849-1924) et les peintres de la Lys. Les deux femmes se lièrent d'amitié, et en 1953-54, Jenny Bradley présenta Maddy Buysse à plusieurs éditeurs parisiens. La jeune traductrice bénéficia donc d'un grand avantage que ne connaissent d'ordinaire pas les traducteurs débutants : celui de ne pas devoir agir en parfait(e) inconnu(e).



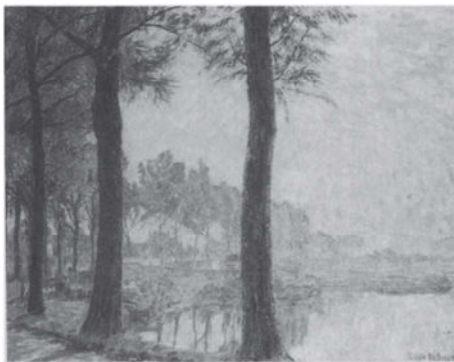
Émile Claus, «Les saules», huile sur toile, 114 x 150, 1898.

Sa tournée des éditeurs lui valut de traduire *De grote zaal* (La grande salle) de Jacoba van Velde (1903-1985), la sœur du peintre Bram van Velde (1895-1981). Cette dernière montra le manuscrit - qui serait publié aux *Lettres Nouvelles* - à l'un de ses amis, Samuel Beckett, lequel buta sur un changement de rythme : «Elle était bien partie et puis, tout à coup, le fil est rompu.» Ce fut pour la jeune traductrice une leçon décisive : on risque toujours, dit-elle encore aujourd'hui «de perdre la trace du mouvement musical de l'œuvre, comme on perd la trace d'un animal ; il faut rester absolument fidèle au ton et au rythme, l'oreille doit être très vigilante».

En fait, la première œuvre qu'elle avait traduite était *De man die zijn haar kort liet knippen* (L'homme au crâne rasé) de Johan Daisne (1912-1978) dont la lecture avait emballé son mari. Ce dernier lui avait cependant recommandé de ne pas s'attaquer à un texte sur lequel elle risquait de se casser les dents. Comme elle ne résistait jamais à un défi, elle se lança dans la traduction de ce roman haletant, sans paragraphes, sans alinéas. Son travail intéressa beaucoup Gaëtan Picon, grand critique littéraire français qui était à l'époque professeur à l'École des hautes études à Gand, mais il fut refusé par les Éditions du Seuil et par d'autres éditeurs qui se tournaient essentiellement, en fait de littérature étrangère, vers les auteurs anglo-saxons. Sur ces entrefaites, Jenny Bradley signala à son amie un article

de la revue de l'Unesco où il était question d'un jeune auteur flamand plein de promesses et dont le premier roman, traduit en collaboration, venait de paraître à Paris chez Fasquelle. Il s'agissait de Hugo Claus (°1929) et de *La chasse aux canards* (titre original: *De Metsiers*). Grâce à un ami, Maddy Buysse rencontra le jeune prodige qui lui apprit que Fasquelle cherchait un traducteur pour *De hondsdagen* (Jours de canicule). C'est ainsi que démarra vraiment sa carrière, une carrière qui bénéficia presque d'emblée du soutien très précieux - car il constitue un atout de poids dans les pourparlers avec les éditeurs - des instances gouvernementales patronnant la culture flamande. Maddy Buysse reconnaît volontiers la dette qui est la sienne - et celle de la littérature dont elle s'est faite l'ambassadrice - envers ces instances ainsi qu'envers certaines revues qui, telle *Septentrion*, ouvrent régulièrement leurs colonnes à la production des traducteurs.

Poursuivant sur sa lancée, elle traduisit *Een bruid in de morgen* (La fiancée du matin), la pièce de Claus que Sacha Pitoëff monta en 1955 au Théâtre de l'Œuvre avec dans les rôles principaux, outre lui-même, Francine Berger et un jeune acteur encore inconnu, Jean-Louis Trintignant... Elle ne pouvait pas ne pas être séduite par la musique et, bien entendu, par la virulence des *Oostakkerse gedichten* (Poèmes d'Oostakker), le chef-d'œuvre poétique de Hugo Claus. La traduction de ces poésies lui donna l'occasion de travailler régulièrement avec l'auteur, expérience intellectuelle dont elle se rappelle avec plaisir combien elle fut pour elle vivifiante. Outre Hugo Claus, elle traduisit Jos Vandelloo (°1925) (*Le danger*), Jef Geeraerts (°1930) (*Je ne suis qu'un nègre*), Ivo Michiels (°1923) (*Le livre alpha*) et d'autres écrivains flamands. Au rayon des auteurs étrangers, citons ses traductions d'un auteur italien important, Antonio Pizzuto, et bien entendu de plusieurs auteurs hollandais, dont Harry Mulisch (°1927) et Gerard Reve (°1923). La traduction du premier grand roman de celui-ci, *De avond* (Les soirs), avait été commandée par les Éditions de Minuit qui refusèrent finalement de la publier, précisant qu'elle trouverait certainement preneur. Après un nouveau refus de la part d'un autre éditeur, Gallimard édita le roman et exprima le désir de continuer à publier Reve, mais cette fois c'est l'auteur, pris d'une sorte de crise de claustrophobie, qui opposa un refus à l'éditeur et à toute espèce de traduction...



Léon de Smet, «Les rives de la Lys», 1930.



Albert Saverys, «Patineurs sur la Lys», 1940.

Même si la véritable passion de Maddy Buysse traductrice a toujours concerné la littérature, elle a travaillé régulièrement à des projets non littéraires, traduisant plusieurs livres d'art pour le Fonds Mercator, dont un ouvrage sur le Shah d'Iran qui l'obligea, étant donné le délai extrêmement bref, à travailler quelque temps jour et nuit, pour apprendre le jour même de la remise des dernières pages que le livre ne se ferait pas : le Shah venait d'être renversé. De tous les textes qu'elle traduit, celui qui se vendit et continue à se vendre le mieux, n'est certes pas un ouvrage littéraire : il s'agit d'un livre abondamment illustré, destiné aux enfants petits et grands, intitulé *Les gnomes*.

Âgée aujourd'hui de quatre-vingt-six ans, cette grande dame ne traduit plus depuis quelque temps, mais elle a gardé toute sa vivacité d'esprit, continue à s'intéresser à la littérature, à encourager les traducteurs qui s'adressent à elle et à écouter la musique qu'elle aime, jouissant de la vue d'un paysage qui a inspiré son travail comme il a inspiré l'œuvre de tant de grands artistes flamands.

MARNIX VINCENT
Professeur - traducteur.

Adresse : avenue Winston Churchill 189/50, B-1180 Bruxelles.

Hugo Claus

Bitter smaakt

Bitter smaakt het kruid der herinnering 's morgens in de mond.

Kanonnen, fosforen rotsen,
Kalken stoppelrapen omsluitingen mijn woning en wie
Waken er niet, onkuise wachters op het teken
Van het braambos, van de hoorn,
Van de gehelmde weerhaan van de haat?

Eén stap en slingerapen glijden,
Schuiven binnen op vingers
En breken baan in de ruststand van mijn bloed. En wonen er gezwind
En wonen er traag. Tot het brandt in het hooi van alle woorden,
Tot het brandt in het verleden veld, de verdronken dagen en
Hun gistend koren.

Uit «De Oostakkerse gedichten» (1955).

Amère est l'herbe

Amère est l'herbe du souvenir, le matin
Dans l'état
De la bouche.

Canons, rochers de phosphore, éteules,
Navets calcifiés encerclent ma demeure et qui
N'y guette, impudique gardien, le signe
Du buisson ardent, de la corne stérile,
La girouette casquée de la haine?

Un pas, et des singes agiles glissent,
Se coulent sur les doigts
Et envahissent le repos de mon sang. Et l'habitent vifs
Et l'habitent lents. Jusqu'au feu dans le foin de tous les mots,
Jusqu'au feu dans le champ du passé, les jours noyés
Et leur froment qui germe.